

[DOUTE, (Log. & Met.) [Logique , Métaphysique] unknown (Page 5:87)

[DOUTE, s. m. (Log. & Mét.)

Les Philosophes distinguent deux sortes de doutes, l'un effectif & l'autre méthodique. Le doute effectif est celui par lequel l'esprit demeure en suspens entre deux propositions contradictoires, [Pascal Provinciales] sans avoir aucun motif dont le poids le fasse pencher d'un côté plutôt que d'un autre. Le doute méthodique est celui par lequel l'esprit suspend son consentement sur des vérités dont il ne doute pas réellement, afin de rassembler des preuves qui les rendent inaccessibles à tous les traits avec lesquels on pourroit les attaquer.

Descartes naturellement plein de génie & de pénétration, sentant le vuide de la philosophie scholastique, prit le parti de s'en faire une toute nouvelle. Etant en Allemagne, & se trouvant fort desoeuvré dans l'inaction d'un quartier d'hyver, il s'occupa plusieurs mois de suite à repasser les connoissances qu'il avoit acquises, soit dans ses études, soit dans ses voyages; il y trouva tant d'obscurité & d'incertitude, que la pensée lui vint de renverser ce mauvais édifice, & de rebâtir, pour ainsi dire, le tout à neuf, en mettant plus d'ordre & de liaison dans ses principes.

Il commença par mettre à l'écart les vérités révélées, parce qu'il pensoit, disoit-il, que pour entreprendre de les examiner, & pour y réussir, il étoit nécessaire d'avoir quelque extraordinaire assistance du ciel, & d'être plus qu'Homme. Il prit donc pour première maxime de conduite, d'obéir aux lois & aux coutumes de son pays, retenant constamment la religion dans laquelle Dieu lui avoit fait la grace d'être instruit dès son enfance, & se gouvernant en toute autre chose selon les opinions les plus modérées; il crut qu'il étoit de la prudence de se prescrire par provision cette règle, parce que la recherche successive des vérités qu'il vouloit savoir, pouvoit être très longue, & que les actions de la vie ne souffrant aucun délai, il falloit se faire un plan de conduite; ce qui lui fit joindre une seconde maxime à la précédente, qui étoit d'être le plus ferme & le plus résolu dans ses actions qu'il le pourroit, & de ne pas suivre moins constamment les opinions les plus douteuses, lorsqu'il s'y seroit une fois déterminé, que si elles eussent été très-assûrées. Sa troisième maxime fut de tâcher toujours de se vaincre plutôt que la fortune, & de changer plutôt ses desirs que l'ordre du monde.

Descartes s'étant assûré de ces maximes, & les ayant mises à part avec les vérités de foi, qui ont toujours été les premières en sa créance, jugea que pour tout le reste de ses opinions il pouvoit librement entreprendre de s'en défaire. [Pluche 175-177] En cela il a eu raison; mais il s'est trompé, lorsqu'il a cru qu'il suffisoit pour cela de les révoquer en doute. Douter si deux & deux font quatre, si l'homme est un animal raisonnable, c'est avoir des idées de deux, de quatre, d'homme, d'animal, de raisonnable. Le doute laisse donc subsister les idées telles qu'elles sont; ainsi nos erreurs venant de ce que nos idées ont été mal faites, il ne les sauroit prévenir. Il peut pendant un tems nous faire suspendre nos jugemens; mais enfin nous ne sortirons d'incertitude qu'en consultant les idées qu'il n'a pas détruites; & par conséquent si elles sont vagues & mal déterminées, elles nous égarent comme auparavant. Le doute de Descartes est donc inutile: chacun peut éprouver par lui-même qu'il est encore impraticable; car si l'on compare des idées familières & bien déterminées, il n'est pas possible de douter des rapports qui sont entr'elles: telles sont, par exemple, celles des nombres. [Condillac II §33 264-265] Si l'on peut douter de tout, ce n'est que par un doute vague & indéterminé, qui ne porte sur rien du tout en particulier.

Si Descartes n'avoit pas été prévenu pour les idées innées, il auroit vû que l'unique moyen de se faire un nouveau fonds de connoissances, étoit de détruire les idées mêmes, pour les reprendre à leur origine, c'est-à-dire aux sensations. [Condillac II §34 265] La plus grande obligation que nous puissions avoir à ce philosophe, c'est de nous avoir laissé l'histoire des progrès de son esprit. Au lieu d'attaquer directement les scholastiques, il représente le tems où il étoit

dans les mêmes préjugés; il ne cache point les obstacles qu'il a eus à surmonter pour s'en dépouiller; il donne les règles d'une méthode beaucoup plus simple qu'aucune de celles qui avoient été en usage jusqu'à lui, laisse entrevoir les découvertes qu'il croit avoir faites, & prépare par cette adresse les esprits à recevoir les nouvelles opinions qu'il se proposoit d'établir. Je crois que cette conduite a eu beaucoup de part à la révolution dont ce philosophe est l'auteur. [Condillac II §41 276]

Le doute introduit par Descartes, est bien différent de celui dans lequel se renferment les Sceptiques. Ceux-ci, en doutant de tout, étoient déterminés à rester toujours dans leur doute; au lieu que Descartes ne commença par le doute, que pour mieux s'affermir dans ses connoissances. Dans la philosophie d'Aristote, disent les disciples de Descartes, on ne doute de rien, on rend raison de tout, & néanmoins rien n'y est expliqué que par des termes barbares & intelligibles, & que par des idées obscures & confuses; au lieu que Descartes, s'il vous fait oublier même ce que vous connoissiez déjà, sait vous en dédommager abondamment, par les connoissances sublimes auxquelles il vous mène par degrés; c'est pourquoi ils lui appliquent ce qu'Horace dit d'Homère:

Non fumum ex fulgore, sed ex summo dare lucem Cogitat, ut speciosa dehinc miracula promat.

Il faut le dire ici, il y a bien de la différence entre douter & douter: on doute par emportement & par brutalité, par aveuglement & par malice, & enfin par fantaisie, & parce que l'on veut douter; mais on doute aussi par prudence & par défiance, par sagesse & par sagacité d'esprit. Les Académiciens & les Athées doutent de la première façon, les vrais Philosophes doutent de la seconde. Le premier doute est un doute de ténèbres, qui ne conduit point à la lumière, mais qui en éloigne toujours. Le second doute naît de la lumière, & il aide en quelque façon à la produire à son tour. [Malebranche V 79] C'est de ce doute qu'on peut dire qu'il est le premier pas vers la vérité.

Il est plus difficile qu'on ne pense de douter. Les esprits bouillans, dit un auteur ingénieux, les imaginations ardentes ne s'accoutument pas de l'indolence du sceptique; ils aiment mieux hasarder un choix que de n'en faire aucun, se tromper que de vivre incertains: soit qu'ils se méfient de leurs bras, soit qu'ils craignent la profondeur des eaux, on les voit toujours suspendus à des branches dont ils sentent toute la faiblesse, & auxquelles ils aiment mieux demeurer accrochés que de s'abandonner au torrent. Ils assurent tout, bien qu'ils n'aient rien soigneusement examiné; ils ne doutent de rien, parce qu'ils n'en ont ni la patience ni le courage: sujets à des lueurs qui les décident, si par hasard ils rencontrent la vérité, ce n'est point à tâtons, c'est brusquement & comme par révélation: ils sont entre les dogmatiques, ce que sont les illuminés chez le peuple dévot. Les individus de cette espèce inquiète ne conçoivent pas comment on peut allier la tranquillité d'esprit avec l'indécision. [Shaftesbury 338-339, Diderot PP XXVIII 23]

Il ne faut pas confondre le doute avec l'ignorance. Le doute suppose un examen profond & désintéressé; celui qui doute parce qu'il ne connoît pas les raisons de crédibilité, n'est qu'un ignorant. [Shaftesbury 335, Diderot PP XXIV 19]

Quoiqu'il soit d'un esprit bien fait de rejeter l'assertion dogmatique dans les questions qui ont des raisons pour & contre, & presque à égale mesure, ce seroit néanmoins agir contre la raison, que de suspendre son jugement dans des choses qui brillent de la plus vive évidence; un tel doute est impossible, il traîne après lui des conséquences funestes à la société, & ferme tous les chemins qui pourroient conduire à la vérité.

Que ce doute soit impossible, rien n'est plus évident; car pour y parvenir il faudroit avoir sur toutes sortes de matières des raisons d'un poids égal pour ou contre: or, je le demande, cela est-il possible? Qui a jamais douté sérieusement s'il y a une terre, un soleil, une lune, & si le tout est plus grand que sa

partie? Le sentiment intime de notre existence peut-il être obscurci par des raisonnemens subtils & captieux? On peut bien faire dire extérieurement à sa bouche qu'on en doute, parce que l'on peut mentir; mais on ne peut pas le faire dire à son esprit. Ainsi le pyrrhonisme n'est pas une secte de gens qui soient persuadés de ce qu'ils disent; mais c'est une secte de menteurs: aussi se contredisent-ils souvent en parlant de leur opinion, leur coeur ne pouvant s'accorder avec leur langue, comme on peut le voir dans Montaigne, qui a tâché de le renouveler au dernier siècle.

Car après avoir dit que les Académiciens étoient différens des Pyrrhoniens, en ce que les Académiciens avoüoient qu'il y avoit des choses plus vraisemblables les unes que les autres, ce que les Pyrrhoniens ne vouloient pas reconnoître, il se déclare pour les Pyrrhoniens en ces termes: or l'avis, ditil, des Pyrrhoniens est plus hardi, & quant & quant plus vraisemblable. Il y a donc des choses plus vraisemblables que les autres; & ce n'est point pour dire un bon mot qu'il parle ainsi, ce sont des paroles qui lui sont échappées sans y penser, & qui naissent du fond de la nature, que le mensonge des opinions ne peut étouffer. [Arnault 11]

D'ailleurs chaque action que fait un pyrrhonien, ne dément-elle pas son système? car enfin un pyrrhonien est un homme qui dans ses principes doit douter universellement de toutes choses, qui ne doit pas même savoir s'il y a des choses plus probables les unes que les autres; qui doit ignorer s'il lui est plus avantageux de suivre les impressions de la nature, que de ne pas s'y conformer. S'il suivoit ses principes, il devrait demeurer dans une perpétuelle indolence, sans boire, sans manger, sans voir ses amis, sans se conformer aux lois, aux usages & aux coütures, en un mot se pétrifier & être immobile comme une statue. Si un chien enragé se jette sur lui, il ne doit pas faire un pas pour le fuir: que sa maison menace ruine, & qu'elle soit prête à s'écrouler & à l'engloutir sous ses ruines, il n'en doit point sortir; qu'il soit défaillant de faim ou de soif, il ne doit manger ni boire: pourquoi? parce qu'on ne fait jamais une action qu'en conséquence de quelques jugemens intérieurs, par lesquels on se dit qu'il y a du danger, qu'il est bon de l'éviter; que pour l'éviter il faut faire telle ou telle chose. Si on ne le fait pas, c'est que l'esprit demeure dans l'inaction, sans se déterminer. Heureusement pour les Pyrrhoniens, l'instinct supplée avec usure à ce qui leur manque du côté de la conviction, [Vauvenargues 128] ou plutôt il corrige l'extravagance de leur doute.

Mais il suffit, diront-ils, que le danger paroisse probable, pour qu'on soit obligé de le fuir: or nous ne nions pas les apparences; nous disons seulement que nous ne savons pas que les choses soient telles en effet qu'elles nous paroissent. Mais cette réponse n'est qu'un vain subterfuge, par lequel ils ne pourront échapper à la difficulté qu'on leur fait. Je veux que le danger leur paroisse probable; mais quelle raison ont-ils pour s'y soustraire? Le danger qu'ils redoutent est peut-être pour eux un très-grand bien. D'ailleurs je voudrois bien savoir s'ils ont idée de danger, de doute, de probabilité; s'ils en ont idée, ils connoissent donc quelque chose, savoir qu'il y a des dangers, des doutes, des probabilités: voilà donc pour eux une première marque de vérité. C'est un point fixe & constant chez eux, qu'il faut vivre comme les autres, & ne point se singulariser; qu'il faut se laisser aller aux impressions qu'inspire la nature; qu'il faut se conformer aux lois & aux coütures. Mais où ont-ils pris tous ces principes? Sceptiques dans leur façon de penser, comment peuvent-ils être dogmatiques dans leur manière d'agir? Ce seul point qu'ils accordent, est un écueil où viennent se briser toutes leurs vaines subtilités.

Pyrrhon agissoit quelquefois en conséquence de son principe. Persuadé qu'il n'y avoit rien de certain, il portoit son indifférence en certaines choses aussi loin que son système le comportoit. On dit de lui qu'il n'aimoit rien, & ne se fâchoit de rien; que quand il parloit, il se mettoit peu en peine si on l'écoutoit ou si on ne l'écoutoit pas; & qu'encore que ses auditeurs s'en allassent, il ne laissoit pas de continuer. [Bayle D N-Z 2433-2434] les hommes

étoient de ce caractère, que deviendrait alors parmi eux la société? Oüi, rien ne lui est plus contraire que ce doute. En effet, il détruit & renverse toutes les lois, soit naturelles, soit divines, soit humaines; il ouvre un vaste champ à tous les désordres, & autorise les plus grands forfaits. De ce principe qu'il faut douter de tout, il s'ensuit qu'il est incertain s'il y a un être suprême, s'il y a une religion, s'il y a un culte qui nous soit nécessairement commandé. De ce principe qu'il faut douter de tout, il s'ensuit que toutes les actions sont indifférentes, & que les bornes sacrées qui sont posées entre le bien & le mal, entre le vice & la vertu, sont renversées.

Or qui ne voit combien ces conséquences sont pernicieuses à la société? Jugez-en par Pyrrhon lui-même, qui voyant Anaxarque son maître tombé dans un précipice, passa outre, sans daigner lui tendre la main pour l'en retirer: Anaxarque qui étoit imbu des mêmes principes, loin de l'en blâmer, parut lui en savoir bon gré; sacrifiant ainsi à l'honneur de son système, le ressentiment qu'il devoit avoir contre son disciple.

Ce doute n'est pas moins contraire à la recherche de la vérité; car ce doute une fois admis, tous les chemins pour arriver à la vérité sont fermés, on ne peut s'assurer d'aucune règle de vérité: rien ne paroît assez évident pour n'avoir pas besoin de preuve; ainsi dans cet absurde système il faudroit remonter jusqu'à l'infini, pour y trouver un principe sur lequel on pût asseoir sa croyance.

Je vais plus loin: ce doute est extravagant, & indigne d'un homme qui pense; quiconque s'y conformeroit dans la pratique, donneroit assurément des marques de la plus insigne folie: car cet homme douteroit s'il faut manger pour vivre, s'il faut fuir quand on est menacé d'un danger pressant: tout doit lui paroître également avantageux ou désavantageux. Ce doute est encore indigne d'un homme qui pense, il l'abaisse au-dessous des bêtes mêmes; car en quoi l'homme diffère-t-il des bêtes? si ce n'est en ce qu'outre les impressions des sens qui lui viennent des objets extérieurs, & qui lui sont peut-être communes avec elles, il a encore la faculté de juger & de vouloir: c'est le plus noble exercice de sa raison, la plus noble opération de son esprit; or le scepticisme rend ces deux facultés inutiles. L'homme ne jugera point, il s'est fait une loi de s'abstenir de juger, & ils appellent cela époque. Or si l'homme ne juge point, vous concevez que sa volonté n'a plus aucun exercice, qu'elle demeure dans l'inaction, & comme assoupie ou engourdie; car la volonté ne peut rien choisir, que l'esprit n'ait connu auparavant ce qui est bon ou mauvais; or un esprit imbu des principes pyrrhoniens est plongé dans les ténèbres. Mais il peut juger, dirat-on, qu'une chose lui paroît plus aimable que les autres. Cela ne doit point être dans leur système; néanmoins en leur accordant ce point, on ne leur accorde pas en même tems qu'il y ait une raison suffisante pour se déterminer à poursuivre un tel objet; cette raison ne sauroit être que la ferme conviction où l'on seroit, qu'il faut suivre les objets les plus aimables.

Que conclure de tout ceci? sinon qu'un pyrrhonien réel & parfait parmi les hommes, est dans l'ordre des intelligences un monstre qu'il faut plaindre. Le pyrrhonisme parfait est le délire de la raison, & la production la plus ridicule de l'esprit humain. [Vauvenargues 128] On pourroit douter avec raison s'il y a de véritables Sceptiques; quelques efforts qu'ils fassent pour le faire croire aux autres, il est des momens, & ces momens sont fréquens, où il ne leur est pas possible de suspendre leur jugement; ils reviennent à la condition des autres hommes: ils se surprennent à tous momens, aussi décidés que les plus fiers dogmatiques; témoin Pyrrhon lui-même, qui se fâcha un jour contre sa soeur, parce qu'il avoit été contraint d'acheter les choses dont elle eut besoin pour offrir un sacrifice. Quelqu'un lui remontra que son chagrin ne s'accordoit pas avec l'indolence dont il faisoit profession. Pensez-vous, répondit-il, que je veuille mettre en pratique pour une femme cette vertu? N'allez pas vous imaginer qu'il vouloit dire qu'il ne renonçoit pas à l'amour, ce n'étoit point sa pensée; il vouloit dire que toutes sortes de sujets ne méritoient pas l'exercice de son dogme, de ne se fâcher de rien. [Bayle D N-Z 2434]

[Voyez Pyrrhonisme, Sceptique.]

Bibliographie

Antoine Arnault

La logique ou l'art de penser, Paris 1664

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k164909x>

Pierre Bayle

Dictionnaire historique et critique, seconde édition, tome troisième, Rotterdam 1702 (noté Bayle D N-Z ; n après la page signifie note à cette page)

<https://books.google.fr/books?id=D88yYKJHmcwC>

Etienne Bonnot de Condillac

Essai sur l'origine des connaissances humaines, Volume 2, Amsterdam, 1746

https://books.google.fr/books?id=_TM-AAAAcAAJ

Denis Diderot

Pensées philosophiques, La Haye 1746 (noté Diderot PP)

<https://books.google.fr/books?id=8XoHAAAAQAAJ>

Nicolas Malebranche

De la Recherche de la vérité où l'on traite de la nature de l'esprit de l'homme & de l'usage qu'il en doit faire pour éviter l'erreur dans les sciences, Paris 1728 (noté Malebranche V)

<https://books.google.fr/books?id=M3e4RTAHb9EC>

Blaise Pascal

Les Provinciales

Noël Antoine Pluche

Histoire du ciel: ou lon recherche l'origine de lidolatrie et les ..., nouvelle édition Volume 2

<https://books.google.fr/books?id=H5nhQNlTfHYC>

Anthony Ashley Cooper Shaftesbury

(trad. Diderot)

Philosophie morale reduite à ses principes ou essai de M.S. Sur le mérite et la vertu

<https://books.google.fr/books?id=EM4GAAAAcAAJ> tome premier Venise 1751

Luc de Clapiers de Vauvenargues

Introduction à la connoissance de l'esprit humain, suivie de reflexions et, 1747

<https://books.google.fr/books?id=Bc0AAAAAcAAJ>

Notes

%Nicolas Malebranche

De la recherche de la verité, où l'on traite de la nature de l'esprit de l'homme, & de l'usage qu'il en doit faire pour éviter l'erreur dans les sciences, tome premier, Paris 1678

<https://books.google.fr/books?id=9IwPAAAAQAAJ>